

Alexandre Voisard

LE BESTIAIRE
de Guy-Noël
Passavant

poésie

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'AIDE
DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DU JURA

«LE BESTIAIRE DE GUY-NOËL PASSAVANT»,
DEUX CENT VINGT-SIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE HUGUETTE PFANDER,
MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF, DANIELA SPRING
ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE JACQUES BÉLAT
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
UNE ENTREPRISE DU GROUPE CPI
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 978-2-88241-226-3

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2008 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

*Au bois il y a un oiseau, son
chant vous arrête et vous fait rougir.*

ARTHUR RIMBAUD

Enfance

*Il y a dans les contrées les plus
inhospitalières du globe des êtres
dont la vie se passe à sauver celle de
l'homme, et la poésie, qui peut seule
écrire l'histoire des bêtes comme celle
des humains, la poésie n'a pas encore
songé à glorifier par ses chants ces
généreux martyrs... Et j'entends
chaque matin des poètes ennuyés me
dire qu'il n'est rien de neuf sous le
soleil et que tous les sujets sont usés ?*

ALPHONSE TOUSSENEL

L'Esprit des bêtes, 1853

L'OMBRE D'UNE VIE

À propos des notes de Guy-Noël Passavant

IL ÉTAIT un vague anachorète, une espèce de Robinson échoué là, en plein bois, résolu à ne jamais accueillir ni son Vendredi ni personne. Néanmoins, je le croisais parfois au cours de mes promenades quotidiennes en forêt, l'un de mes itinéraires de prédilection me menant au moins une fois par semaine au large de la clairière où ce Sauvage (on l'appelait ainsi dans la contrée) avait édifié sa baraque, sur les vestiges d'une ancienne hutte de forestier. Son passé tenait du mystère et du racontar et ce qu'on en connaissait était plutôt trouble. On disait qu'il avait été clerc de notaire et qu'il avait quitté son emploi brusquement, dans la force de l'âge et sans raisons apparentes. Le Sauvage avait la réputation d'un homme instruit et je pus me convaincre, avec le temps, qu'il nourrissait une véritable passion pour Homère et la Grèce antique. On ne sut jamais quels furent dès lors ses moyens d'existence, tout au plus pouvait-on le voir chaque jour prendre sa petite bouteille de lait chez le fermier

Simonet qui y ajoutait un quignon de pain, payés comptant à chaque fois de quelques petits sous.

Avec le temps, je lui étais devenu familier, de telle sorte que je fus notoirement un des rares individus à m'entretenir avec lui sans façon durant de longues minutes qui pouvaient atteindre la demi-heure mais jamais plus. De quoi pouvais-je bien parler avec un tel homme ? Il était placide et nonchalant et je le qualifiai bientôt de bon sauvage. Invariablement nos conversations se limitaient aux choses de la nature et aux spectacles qu'elle dispense à tout homme attentif. Il était question de la discrétion du lièvre, des insolites rassemblements de cornilles à l'automne, des roueries de Goupil, des mœurs du bourdon, des bolets capricieux, des chants de la gent ailée... Jamais aucune allusion ne fut faite à son lointain passé.

Je lui apportais à l'occasion une petite toquette d'eau-de-vie, ou un flacon de vin d'Alsace qu'il tenait à boire séance tenante en ma compagnie. Nous évoquions alors, tels des chasseurs désabusés, les saisons mal embouchées tandis que nos chiens s'ébattaient tout à côté parmi les fougères.

Il me confia un jour que lui aussi aurait aimé être poète... Il disait, d'ailleurs, que quand « la lyre

le démangeait » il ouvrait son petit carnet, caché sous une poutre de la cabane, où il écrivait « des vers comme des formulettes enfantines ». Ou des observations sur le va-et-vient des biches au printemps. Ou les fantaisies des lunaisons. « La nature, affirmait-il, est pleine d'enseignements, il suffit de la bien regarder et elle nous dit qui nous sommes et pourquoi, elle nous renseigne sur nous-même. » Je ne savais qu'approuver. Il ne maudissait pas les mouches, ni même les guêpes qui dans son écuelle s'en prenaient aux prunes qu'il avait maraudées.

De ses écrits, je ne connus jamais, de son vivant, que le carnet écorné, d'un bleu passé, qu'il brandit devant mes yeux deux ou trois fois en tout, au long d'une large dizaine d'années. Mais jamais il ne m'en montra la moindre page...

*

* *

Un jour d'automne, un garde forestier intrigué par la porte longtemps entrouverte pénétra dans la cabane et découvrit son habitant gisant au sol avec une large blessure au front. Il était mort depuis plusieurs semaines et l'enquête policière qui s'ensuivit ne révéla rien de significatif sur son décès, Guy-Noël Passavant ayant pu être blessé par la chute d'un arbre

lors des ouragans de cette saison-là. De vagues scellés furent posés pour la forme à la porte et au volet de la baraque que des curieux forcèrent durant l'hiver, de telle sorte que le refuge dès lors fut ouvert à tous vents et bêtes.

Le chien du solitaire qui avait erré durant des mois finit par être abattu par les gardes-chasse.

Le Sauvage repose au cimetière du chef-lieu voisin, dont il était originaire, discrètement inhumé par la municipalité dans une tombe anonyme.

*

* *

Longtemps, je m'interdis d'entrer dans la butte dont le délabrement désormais s'accélérait, de nombreuses gouttières s'étant formées dans la toiture. Et les vandales ne manquaient pas de signer leur passage. Pourtant, un jour où l'orage me surprit, je fis taire mes scrupules de « violation » et j'allai m'abriter dans ce qui restait du refuge de l'ermite. Je repensai au carnet bleu entrevu à quelques reprises, me demandant s'il avait échappé aux prédateurs. Je le trouvai, en effet, pincé entre une latte du toit et une poutre, détrempé, avec des pages collées qui en compliqueraient fâcheusement la lecture.

Rentré chez moi, je le mis à sécher près du poêle puis, le lendemain, à le feuilleter avec une curiosité précautionneuse. Des successions de plusieurs pages restaient désespérément soudées tandis que ce qui restait lisible était des plus fragmentaire et énigmatique, l'humidité ayant grandement délavé l'écriture, à l'encre d'écolier, de l'auteur. Des bribes de phrases, telles que « mulots allant au charbon », « boira dans ta main (...) le chien », « le scarabée étincelle », ou des images : « paix des brebis », « des signes comme des fruits »... Au total, rien de cohérent ni d'explicite, tout au plus — c'est le terme que j'adoptai en fin de compte pour ce fatras — un fichier révélateur des observations et des obsessions de Passavant qui, ainsi consignées, attestaient en vérité sa sensibilité poétique et son sens aigu des choses de la nature.

Je rêvai longtemps sur ces singulières bribes, les recopiant çà et là sur des papiers de fortune. Avec le temps, je me sentis emporté par le flot des brèves notations que j'avais relevées et qui finissaient par chanter en boucles et en refrains lancinants. Il n'y avait là que de modestes grappes de mots, que quelques bouts de phrases sans queue ni tête. Et je m'apercevais soudain que, de son vivant, nous nous étions compris à demi-mot...

J'y ajoutai peu à peu mes propres élans d'écriture, mes fantasmes qui rejoignaient fraternellement les siens. Je devenais ainsi son interprète, celui que les circonstances avaient désigné comme le témoin de sa vie de contemplatif et qui, d'une manière ou d'une autre, révélerait son « œuvre » fantomatique. Quant à lui, de son au-delà, il saupoudrait mes poèmes naissants de ses vocables en miettes.

*
* *

C'est ainsi que la poésie infiniment en devenir et éternellement revenante de Guy-Noël Passavant inspira celle d'Alexandre Voisard qui s'en nourrit non pour l'accaparer, mais pour lui permettre de rayonner quelque part, en une sorte de chambre d'écho, lucioles précieuses éclairant sa route somnambule.

Tel quel, ce petit livre insolite devrait faire entendre deux voix concertées et accordées aux mouvements les plus secrets de la vraie vie, celle que Passavant avait choisie et que, en incorrigible utopiste, je lui enviai longtemps...

Juin 2006

I

DE LA BÊTE À L'HOMME

« MÉFIEZ-VOUS des bêtes... », entend-on sur préaux et parvis, « pour se faire aimables elles vous imitent ! » Quelqu'un hasarde même : « N'est-ce pas le contraire ? N'y a-t-il bien assez d'humains sin-geant la bête pour que l'on voie l'une et les autres se toiser, s'épier, se défier sans fin ? » Parmi les badauds un innocent se risque à suggérer : « N'est-ce pas l'homme qui se revêt d'une peau d'ours, la femme qui endosse une fourrure de loup flingué ? » À la vérité, à force de se regarder dans le blanc des yeux, ils en arri-vent à s'échanger leurs rôles, le blaireau vaquant aux labours, le pivert allant bûcheronner, le meunier fai-sant le loir et l'écolier le singe. Et le fabuliste, qui a retourné la question en tous sens, exhorte cet enfant à philosopher comme un diable. Celui-ci ou celui-là s'est-il vu dans les reflets de la truite fuyant, s'est-il reconnu dans l'œil atterré du levraut pris à revers, dans le faucon à portée de proie ?

De la bête à l'homme
il n'y a pas de gouffre
ni entre les deux
de jungle hostile
en vérité il n'y a qu'un pas
un pas de géant posé
dans un limon de patois
où barbota l'ange amnésique.

Entre le bruant surpris et l'agile busard
la ligne droite hésite et valse
ergote la sauterelle sur les distances
au pire mon amour soulève la maison
ah il serait humain de rêver
comme les bêtes chavirent
sous des mécomptes qui pourraient être nôtres
si l'on avait la ressource
de remuer ciel et terre.

Soudain on cesse de réfléchir
on se dit que l'étourneau
a des choses à nous apprendre
on suspend son souffle
pour entendre la sourde
imprécation des merisiers
dont les fleurs s'égouttent.

Comme la martre des herbes hautes
revient sur le lieu de ses crimes
l'écorché en moi
rappelle ses chiens prédicateurs
inventeurs d'utopies
promises au sang.

La vie soudain n'est plus
qu'amas de plumes au bord du champ
que rires lourds dans l'ombre des boutiques
que filet de sang sur la manche
le héron devient l'ombre de ce qu'il fut
le jour tombe
sur les étranges travaux du renard.

Le coq chante si haut
que l'étoile du berger
en tombe de son lit
tandis que la lucarne du toit
tout à coup s'ouvre à l'envers
dans un vacarme de tuiles courroucées.

Que de larmes sur l'échine
des bêtes infécondes
que d'empressements dans les clairières
où les messages n'ont d'avenir
qu'à travers le gosier du merle.

D'une lointaine salle d'auberge
un petit matin de janvier
s'envola un message si cordial
que bientôt il tomba
en l'oreille du chevreuil
Péril en la demeure ? demanda-t-il
mais ce qu'il entendit n'était
guère plus qu'un *amen*
rajouté à sa légende.

Dans quel ruisseau la truite
saura-t-elle dénouer
l'écheveau enlaidi
de son incessant commerce
avec l'ombre du matin
et la brûlure du soir ?

À l'étreinte du lézard
l'orpin répond
par un bref sanglot d'amour
la vie ce matin on le sait
passe les bornes du principe.

11

Deviens oiseau
fais de ton nid
un vestige boréal
un colossal soupir.

Celui qui se tient debout
quand tous ont chassé de leur cour la tempête
ne siège pas d'autorité
dans l'encens des nuages apaisés
il partage avec l'aigle
souci d'indépendance
et intransigeance du regard.

Camarade busard
cher porte-parole mon beau modèle
et toi hagarde libellule
ma confidente fugitive
ne mettez pas à nu
l'amitié que je vous porte
faites-en litière au moins
ou espérance dans la brume
là où se rencontrent et se heurtent
en cohorte les souhaits de tous.

Le sergent de basse-cour imite
mon chant au milieu de ses poules
mon toit fait ombrage à mon puits
je tisse les mêmes ponts que l'araignée
je ne dis tout haut ce que je pense
qu'à ceux qui peinent sur mon jargon
on ne m'appelle par mon nom
que devant les crimes publics du cormoran
qui suis-je ?

De cet enfant bavard
qui n'eut jamais de maître
le vent bourru a fait un fils rebelle
qui apprit à lire les pages d'herbes
et la nervure des feuilles des arbres
comme il est gai ce rejeton
comme il vire de l'aile
il sait psalmodier
avec le grillon dans les blés
il lui arrive de bondir avec la biche
et de parler grec avec la sarcelle
né d'une femme sans doute
et d'un fantôme peut-être
il vous emmène là où la connaissance
dépasse l'entendement
là où la plaie de vivre
proclame l'innocence et brasille.